

Le petit tambour du “Petit Caporal”

(RÉCIT D'UN VIEUX GROGNARD.)

PAR la barbe de mes aïeux, lança Arthur Parsois d'une voix formidable, c'était un gosse pas plus haut que ça...

Un soir, comme j'achevais ma ronde, voilà que j'aperçois quelque chose de suspect sur un tas de paille.

“Arthur, me dis-je, regarde là-haut. Qu'est-ce que tu vois, mon garçon ?”

Il faut vous dire, mioches, que j'étais bigrement jeunet, à ce moment-là, et que je me permettais censément d'être un peu familier avec moi-même...

Allons, bougres de lascars, qu'est-ce que vous voulez encore ?... Savoir où ça se passait ?... Ah ! pour me rappeler dans quel coin de l'Europe ça se passait, c'est une autre histoire... Mais ça ne change rien à l'affaire.

Donc, je regardai là-haut et, ma foi, tout éberlué, je me répondis :

“On dirait quelque chose comme une patte de marmot... Si la graine de gosse poussait dans la paille, sûr que ça en serait un.”

Je sautai à pieds joints pour essayer d'attraper l'objet en question, mais bast ! rien à faire ! Il était trop haut perché.

Alors, je me décidai à monter inspecter ce fichu tas de paille, et tout en grimpant, je m'encourageais comme je pouvais.

“Camarade Arthur, pensais-je, ce n'est pas ordinaire, ce qui t'arrive... Que diable vas-tu découvrir ?... Vois-tu ce que soit le fils de l'empereur d'Allemagne qui aurait pris ce machin-là pour son berceau ?... Dans ce cas, Arthur, ta fortune est faite... Part à deux, mon garçon... Ah saperlipopette.”

Par la barbe de mes aïeux, c'était bien un mioche, et qui dormait, ma foi, sur ce tas de paille, comme s'il n'avait fait que ça depuis sa naissance ! Je l'attrapai par une patte et je le mis debout.

“Eh ! galopin, en voilà des façons de se loger aux frais de l'Empereur... Qu'est-ce que tu fais là, moustic ?”

Tout en se frottant un œil et en me regardant de l'autre, il me dit :

“C'est vous qui êtes le Petit Caporal ?

— Le Petit Caporal ?... Est-ce que j'ai une tête à être le Petit Caporal ? Faudrait voir à ne pas te moquer de l'armée, méchant moutard... ”

— Alors, puisque vous n'êtes pas le Petit Caporal, laissez-moi dormir.

Et il me tourna le dos, s'il vous plaît, et se recoucha en rond dans la paille.

Cette fois, ça devenait excessif. J'empoignai le gosse, je dégringolai à terre et je galopai au campement. Au beau milieu d'un groupe de camarades, je le remis sur ses pieds, pas fâché de me débarrasser de ce maudit moustic qui me labourait les côtes à coups de poings.

“Voilà, dis-je, ce que j'ai trouvé. Je ne sais pas ce que c'est ni d'où ça vient... Mais je l'ai empoigné parce que ce n'est pas règlementaire, un gosse qui niche dans la paille comme dans son berceau...”

En rond autour de moi, tous les autres regardaient mon phénomène avec des airs de ne pas comprendre...

C'était petit, petit, à faire pitié... Cinq ou six ans, peut-être, avec des pattes d'araignées, une drôle de tête ronde, grosse comme mon poing, et des yeux vifs, malheur ! qui brillaient, qui brillaient, comme des yeux d'écureuil.

Parole d'honneur, c'est lui qui engagea la conversation ! Il s'avança d'un pas et, levant la tête aussi haut qu'il pouvait pour me regarder en face, il demanda :

“Pourquoi m'as-tu amené ici ?”

Par la barbe de mes aïeux, il me tutoyait, le moustic !... Mais le moyen de se fâcher contre ça ?... Je répondis tranquillement :

“Excusez-moi, mon prince, si le système vous a déplu... Le carrosse de monseigneur n'était pas prêt...”

— Fais pas l'idiot, qu'il me répliqua. C'est le Petit Caporal qui t'a ordonné de m'amener ici ?

— Non, mais vous l'entendez, vous autres ?... Il se figure que le Petit Caporal a le temps de s'occuper des microbes comme lui...”

— Alors, puisque tu n'as pas d'ordre, tu ne peux pas m'empêcher de partir. Bonsoir.”

Ce coup-ci, elle était raide ! Tu n'as pas d'ordre ! Ah ! bien, on va voir si “tu n'as pas d'ordre !”

J'allongeai la main et je l'attrapai à l'épaule.

“En attendant mieux, reste là, moucheron du diable ! Et gare à toi si veux te trotter !”

— C'est bien”, dit-il en s'asseyant près du feu d'un petit air tranquille. Mais tu ne me fais pas peur, tu sais... Et maintenant, laisse-moi dormir, veux-tu ?... J'ai bien sommeil.”

Une minute plus tard, il dormait en effet. Et nous nous apprêtions à faire comme lui, quand une sentinelle cria :

“L'Empereur...”

En un clin d'œil, tout le monde fut debout, au port d'armes... C'était lui. On ne l'avait pas entendu venir, et il était déjà tout près. Les mains derrière le dos, son petit chapeau enfoncé sur les yeux, il s'était arrêté et il nous regardait... C'est-à-dire, non... ce n'est pas nous qu'il regardait... c'était le microbe qui, lui, était debout comme les autres et qui regardait l'Empereur, par ma foi, sans baisser les yeux.